

Aux origines du mal

2011-10-04



Peanuts évoque en filigrane la répression qui s'est abattue sur les manifestants lors du sommet du G8 qui s'est tenu à Gênes en 2001. Décalée, la pièce expose les problèmes soulevés par ces événements et les facteurs qui les ont permis

Avec cette pièce singulière, à la conscience révoltée, signée Fausto Paravidino, Jill Christophe signe sa première mise en scène au TNL. Elle est accompagnée ici du collectif Independent Little Lies.

C'est certain, il y a un avant et après Gênes. Entre le libéralisme à tout crin et les opposants alter-mondialistes, l'épisode de ce G8 reste gravé dans les mémoires, dans une ville militairement occupée par les forces de l'ordre, avec ces huit chefs d'État enfermés comme dans une forteresse, des barricades partout qui encerclaient le centre d'une cité fantôme et ces affrontements, multiples, soldés par la mort d'un manifestant, Carlo Giuliani. Sans oublier les quelque 600 blessés et les arrestations à tout-va suivies d'interrogatoires «musclés». Fausto Paravidino, 35 ans, lui-même natif de la capitale de la Ligurie, a été marqué dans sa chair par cette répression à la fois physique et médiatique. Comme exutoire, il a dégainé sa plume, aiguisée, pour pondre notamment Gênes 01, examen de la violence policière et mise en cause de la légitimité du pouvoir. C'est à la vision de cette pièce que la metteur en scène Jill Christophe – qui s'est distinguée au Centaure avec Music-Hall de Jean-Luc Lagarce – a eu le coup de foudre.

«Ça m'a donné des envies», confie-t-elle. Elle se plonge alors dans la lecture de Peanuts, du même auteur, texte qu'elle trouve plus adapté à sa démarche théâtrale, car «le ton est moins documentaire, plus ludique». Elle qui voulait de la légèreté sur un sujet sévère va être servie, avec cette histoire qui met en scène les personnages des Peanuts, célèbre bande dessinée de Charles M. Schulz. Mais ici, Snoopy, Lucy et encore Linus se heurtent à la brutalité des forces de l'ordre, plongés dans la caserne de Bolzaneto où, en 2001, la jeunesse révoltée a été soumise à des menaces et cruauté en tout genre.

Cependant, avant d'arriver à ce triste épisode, qui, d'ailleurs, ne fait pas jamais ouvertement référence à Gênes – «ça pourrait se passer n'importe où et parler des pratiques de la CIA ou des procédés de la police iranienne» – Fausto Paravidino s'intéresse surtout aux racines des problèmes, traitant de l'environnement culturel qui peut aboutir à de tels événements.

Consommation et conscience sociale

Ainsi, on suit Buddy – avatar de Charlie Brown – qui doit garder un logement luxueux durant l'absence des propriétaires. Malgré ses protestations, le jeune homme se fait rapidement envahir par une dizaine de ses amis, semant le chaos dans l'appartement jusqu'à l'arrivée-surprise du fils des propriétaires. Dix ans plus tard, on retrouve tout ce beau monde. Les uns sont policiers, les autres, prisonniers. L'autorité, les jeux de pouvoir et le sens du devoir réduisent les rapports humains à zéro. Buddy, avec un zèle aussi consciencieux qu'il y a dix ans, se retrouve cette fois, dans «une situation très déplaisante»...

On n'en dévoilera pas plus. Qu'importe, car l'intérêt majeur de Peanuts vient du contraste flagrant entre la première et la deuxième partie. D'abord, il est question de frivolité, avec ces onze adolescents, accros à la télévision, malheureux en amour, «aux traits de caractères très enfantins». Là, on est vraiment dans les figures propres au comic strip, avec des dialogues alternant superficialité et cynisme. Le tout dans une scénographie qui renvoie aux charmes de la BD.

Toutefois, en filigrane, à travers de courtes séquences agrémentées de titres volontairement surprenants, l'aspect politique est bel et bien présent, certes de façon plus ironique. Ainsi la séquence «Globalisation et mondialisation» traite du «difficile» problème de savoir combien se cotiser pour acheter du Coca-Cola et comment, sous la pression du groupe, ceux qui veulent consommer une autre boisson vont devoir payer plus cher. Une ironie pour mettre en lumière l'absence de conscience sociale d'une partie de notre société, préoccupée majoritairement à la simple consommation. La suite, elle, frappe au ventre. Au sein d'un commissariat, on tombe en pleine «violence physique et psychologique». Du badinage superficiel, on passe à la violence crue et injuste des interrogatoires menés par des policiers, masculins et féminins.

Finalement, dans ce climat délétère, la question essentielle reste : comment cela pourrait-il se passer autrement? «On est clairement dans la responsabilité des individus face à leurs choix», conclut Jill Christophe, avec cette pièce incitant avant tout «à la réflexion». Avec cette apparente légèreté, Fausto Paravidino dénonce en fait des réalités terribles que cache une Europe si «civilisée». Un constat d'actualité, dans un monde en proie à ses propres contradictions.

De notre journaliste Grégory Cimatti